



Guillaume, fait-il à son oreille. — Page 197, col. 1

gênant pour lui ; il était veuf et vivait seul, Guillaume étant au collège. Mais, bah !... La question est bientôt réglée ; on m'expédie en nourrice à la campagne, et voilà trois ans de tranquillité !

Pierre avait ri sur cette conclusion, mais, son rire ne trouvant pas d'écho, il hésita à continuer ; son histoire n'intéressait pas beaucoup Mme Audran, sans doute.

Mais une question d'elle vint le détromper :

— Et que fit-on de votre sœur ?

— Ma sœur ? Ah oui !... Pendant que j'étais en nourrice elle était en pension ; elle avait dix ans de plus que moi. Des tantes s'étaient chargées d'elle et elle passait les vacances chez l'une ou chez l'autre.

— Et vous ne la voyiez jamais ?

— Jamais ! Mes tantes demeuraient loin ; ayant beaucoup d'enfants et peu de fortune elles trouvaient inutile, sans doute, de semer, pour nous, leur argent sur les routes.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant c'est bien pis ! Elle vit en Angleterre, dans une pension où elle donne des leçons de français. Si M. Faverge avait été là quand elle est partie, il m'aurait mené lui dire adieu, j'en suis bien sûr, mais il venait de mourir justement, et Guillaume avait alors autre chose en tête que ce départ de ma sœur.

— Et vous ne désirez pas la connaître ?

— Oh, si ! la preuve c'est que j'ai fait plusieurs fois des économies pour lui payer son voyage jusqu'ici.

— Cher enfant ! murmura la vieille dame avec un sourire attendri.

— Mais je jouais de malheur ! reprit Pierre, d'un ton de vif regret, chaque fois, au moment de lui envoyer l'argent, il m'arrivait quelque dette à payer.

Cette fois, Mme Audran n'eut pas même une exclamation ; le sourire attendri s'était changé tout à coup en un bel et bon éclat de rire.

Mais Pierre n'était pas susceptible :

— Vous vous moquez de moi, s'écria-t-il gaiement, c'est qu'alors vous ne savez pas combien c'est difficile de faire des économies !... Tenez, voilà Guillaume, il est très riche, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est comme moi, il a toujours des dettes !

Et, comme Mme Audran reprenait un air sérieux, presque sévère :

— Il faut dire, reprit aussitôt Pierre pour expliquer la chose, que ce pauvre Guillaume a une déveine inouïe... au jeu, aux courses... partout il perd. Aussi, je parie toujours contre lui pour être sûr de gagner ; il a été le premier, du reste, à me le conseiller, et cela m'a réussi chaque fois !

Là-dessus Pierre, triomphant, regarda la vieille dame, cherchant un sourire d'approbation. Mais, non, la vieille dame n'approuvait pas du tout ! Une ombre avait passé sur son front ; un moment elle hésita, prête à parler, puis ses lèvres se refermèrent ; elle soupira fortement, cette fois Pierre n'en pouvait douter.

— Allons, se dit-il, l'examinant du coin de l'œil, je l'ai encore suffoquée ! Comme elle prend drôlement les choses, c'est pire que tante Paule ! Tante Paule sait bien que Guillaume aime mieux perdre son argent avec moi qu'avec un autre !

C'était matière encore à une note explicative, aussi, reprenant la parole sans se démonter :

— Comprenez-vous ? dit Pierre tout à coup et sans autre préparation, Guillaume est, avant tout, mon vieux camarade ; quand on m'a amené aux Fougereux il avait seize ans, moi j'en avais trois. Aux vacances, il s'amusait de moi comme d'un petit singe, et c'est lui qui m'a fait faire tous mes mauvais coups de ce temps-là ! Il m'emmenait souvent en voiture avec lui ; une fois il m'a cassé le bras, en versant dans un fossé ; une autre fois, il m'a rendu malade en me faisant tirer des bouffées de sa pipe... Aussi, je l'aimais bien, et je pleurais quand son père le grondait à cause de moi. Il a été longtemps au collège lui aussi, pauvre diable ! Mais il faut lui rendre cette justice qu'il a raté ses examens. Malheureusement cela a fâché son père qui l'a forcé à travailler de plus belle et à tout recommencer ! Cependant, il n'avait pas besoin de

MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

— Votre sœur serait flattée de vous entendre, dit-elle du ton léger qu'elle avait eu, déjà, avec Pierre, mais... pourquoi vous sermonne-t-elle !

— Oh ! fit Pierre négligemment, des idées à elle ! Elle se figure que j'en ai besoin et que Guillaume s'en acquitte mal, sans doute.

Mme Audran tressauta :

— Guillaume !... répéta-t-elle avec un commencement d'horreur, qui appelez-vous Guillaume ?

Pierre ouvrit de grands yeux naïfs :

— Mais... fit-il, c'est mon tuteur ! Vous connaissez bien M. Faverge, pourtant.

Mme Audran laissa échapper son crochet... C'était bien de son tuteur qu'il parlait avec cette désinvolture !

— Votre tuteur !... s'écria-t-elle, et il permet...

— Oh !... Avec Guillaume, tout est permis ! Ce n'est pas très sérieux, vous savez, notre tutelle !

Mme Audran devint muette ; ses lèvres se serrèrent et deux petites taches rouges se formèrent sur ses joues ; oubliant son crochet, elle joignit les mains

sur ses genoux, et son regard se porta au loin sur la petite rivière qui se perdait là-bas.

Pierre s'émut de ce silence et, comprenant enfin qu'il l'avait scandalisée il jugea qu'une explication devenait nécessaire. Pour cela, débarquant au plus vite, il vint s'asseoir auprès d'elle.

— C'est que, dit-il, vous ne savez pas... voulez-vous que je vous dise...

Sa voix tira la vieille de sa méditation, elle se tourna vers lui et, avec un entrain visiblement forcé :

— C'est cela ! s'écria-t-elle, je vous demandais une histoire, dites-moi la vôtre, et commencez par le commencement.

Pierre secoua la tête.

— Le commencement ! répéta-t-il, ce n'est pas le plus gai... A trois mois j'étais sur le pavé, n'ayant déjà plus ni père ni mère, et sans M. Faverge...

Mais c'était mal s'y prendre pour raconter une histoire et, s'interrompant dès ce début :

— Il faut vous dire, reprit-il en note explicative, que M. Faverge, l'ami d'enfance de mon père, était le meilleur homme du monde. Mon père s'était trouvé ruiné tout d'un coup, mais je ne sais comment ; il était banquier et moi je ne comprends rien aux affaires.

Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'après sa mort et celle de notre pauvre mère, deux mois après, il ne nous restait pas un sou. Que faire ?... Le conseil de famille, qui se croit très malin pourtant, avait de la peine à se tirer de là !

Enfin, grâce à M. Faverge, voilà que tout s'arrange. Il était mon tuteur et se chargeait de moi, il l'avait promis à mon père. Seulement j'étais un colis un peu